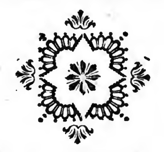
LES
RESSOURCES
DU GÉNIE,
POESIES
PHILOSOPHIQUES.

Non ego ventosæ plebis suffragia venor.
Horat. lib. I. Epist. XIX.

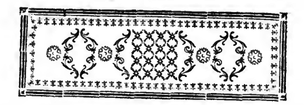


A LA HAYE,

ET A PARIS,

Chez P. D. LANGLOIS, rue du Petit Pont, près le petit Châtelet, au Saint Esprit couronné.

M. DCC. LXIX.



AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

Une Promenade dans un Parterre, à l'ombre d'un Parc, ou le long d'un Canal, invite naturellement l'eſprit à philoſopher; & philoſopher, c'eſt reflechir ſur différens Objets, Littérature, Phyſique, Morale, Ridicules du tems, Anecdotes, &c. C'eſt pour nous conformer à cette opération ordinaire de l'eſprit, qu'à la ſuite d'un Poëme Géorgique, nous avons cru devoir raſſembler les morceaux de Poëſie qu'on va lire; ils ſont de la même main, & nous eſpérons qu'ils ne démentiront point les idées que la lecture du Poëme a pû faire concevoir. Il y a des

Personnes que les Tableaux champêtres touchent médiocrement : *Non omnes arbusta juvant*. Il faut donner à tous les goûts.





LES RESSOURCES
DU GÉNIE.

ÉPÎTRE A THÉON,

Où l'on attaque plusieurs Préjugés littéraires.

VOUS, à qui les neuf Sœurs sourirent au berceau,
Et pour qui, de la Parque empruntant le fuseau,
Les Graces ont filé des jours d'or & de soie ;
D'où vient, jeune Théon, faut-il que je vous voie,
Des faveurs de Phœbus contempteur dédaigneux,
Fuir des Héros de l'Art le sentier glorieux ?
Pourquoi tant de talens, présens de la nature,
S'étouffent-ils en vous, couverts d'une ombre obscure ?

» Dès long-tems, *tout est dit*, répete un Peuple sot,
» Nos Peres, plus heureux d'avoir vécu plûtot,
» Ardens à recueillir, & moissonneurs habiles,
» N'ont laissé qu'à glaner à leurs Neveux stériles.

C'eſt ainſi que raiſonne un eſprit languiſſant,
Qui, ſecouant de l'art le fardeau trop peſant,
Se refuſe au travail, s'endort dans la molleſſe,
Et veut d'un faux prétexte excuſer ſa pareſſe.
Mais que répondrez-vous, ſi je peux vous montrer
Qu'à la Cour d'Apollon, ou vous n'oſez entrer,
Il eſt encor pour vous des faveurs a prétendre,
Et des poſtes brillans où vos vœux peuvent tendre.

LA TRAGÉDIE.

Parcourons un moment ce qu'ont fait nos Aïeux :
Corneille & ſon Rival frappent d'abord nos yeux.
L'un, du Romain ſuperbe exprimant le génie,
Athléte toujours grand dans ſa courſe infinie,
Tonne & ſe reproduit, même dans Atila ;
Racine, moins hardi, jamais ne l'égala :
Mais dans ſes pas réglés, meſurant mieux ſes forces,
Il ſut prendre les cœurs à ſes douces amorces :
De Phedre & d'Hermione il peignit les fureurs,
Il flatta notre oreille, il fit couler nos pleurs ;
L'un ravit nos eſprits, l'autre échauffe nos ames ;
L'un ſouffle la terreur, l'autre excite des flames.

Ce ſont-là, cher Théon, deux Modèles fameux,
Que n'ont pu dans leur vol atteindre leurs Neveux :
Nos Rimeurs à les ſuivre ont tous perdu leurs veilles.
Mais ne pourroit-on pas, égalant leurs merveilles,

Rapprocher, réunir, leurs diverses beautés,
Etendre, en les joignant, leurs talens limités;
De Corneille diffus laissant l'obscur langage,
Peindre de traits plus forts Achille & son courage;
Et du tendre Racine animant la langueur,
Tracer en Vers moins durs Pompée & sa vigueur;
Unir, frappant les cœurs & chatouillant l'oreille,
Les graces de Racine aux foudres de Corneille?

Un esprit si parfait, si l'on peut le trouver,
Qui dans la source antique auroit su s'abbreuver,
De ses Rivaux nombreux éclipseroit la gloire (1):
Pour lui le trône est prêt au temple de mémoire.

LA COMÉDIE.

Sur un autre Théâtre un Génie immortel,
Moliere raïonnant d'un éclat plus réel (2),
Sonde, guérit les cœurs, & montre l'homme à l'homme:
Il n'eut jamais d'égal dans Athêne & dans Rome:
Et, malgré Despréaux, ce phénix des esprits (3),
De son Art qu'il créa sut remporter le prix.

(1) Cette éclipse ne seroit point difficile. Avons-nous eu beaucoup de Tragédies depuis Corneille & Racine?

(2) Voïez, dans un petit Discours fait par Moliere même, les avantages réels que la Comédie a sur la Tragédie.

(3) Voïez une Epître de Rousseau, où ce qu'on avance ici est prouvé par des raisonnemens justes.

Mais heureux qui joindroit & Moliere & Térence,
Qui porté pour la Langue à moins d'indifférence (1),
Afferviroit Thalie aux regles de Patru! (2)
Cet aftre defiré chez-nous n'a point paru (3).

L'Ode. Ce Lyrique divin que pleure encor la France,
Cygne qu'ont étouffé l'intrigue & l'ignorance,
Jeune encor, de David rival ambitieux,
Porta fon front fublime & fa voix dans les Cieux.
Que ne promettoit point fon printems trop rapide!
Il eût chanté les Rois & la guerre homicide,
Du tendre Anacréon il eût touché le luth (4),
On pouvoit tout attendre à fon brillant début:
Mais bientôt des enfers la rage envenimée,
Vint de noires vapeurs couvrir fa renommée.
Un brouillard obfcurcir l'aurore de fes ans;
Un rival lui porta les coups les plus cuifans;
Son courfier s'abbattit fous lui dès la barriere.
Nourriffons qu'il formoit, achevez fa carriere.

(1) Les Ouvrages de Moliere & de la Fontaine fourmillent de fautes contre la Langue.

(2) Excellent Grammairien.

(3) Il ne paroîtra point fi-tôt, fuivant le train que les chofes prennent.

(4) Nous n'avons pas encore, en France, d'Odes galantes, & délicatement paffionnées, dans le goût de celles d'Anacréon & de quelques-unes d'Horace: c'eft un genre qui manque.

Jeunes Phénix, ſortez des cendres de Rouſſeau.

Le charmant La Fontaine au bord d'un clair ruiſſeau, LES FABLES, LES CONTES.
Anime des Portraits ébauchés par Eſope,
Couvre la vérité d'une adroite enveloppe;
Puis du hardi Boccace arborant l'étendard,
Rit aux dépens du ſot, du fat & du caffard.
Tout Lecteur eſt ravi de ſa naïve aiſance;
Mais un ſtyle plus pur, avec moins de licence,
Dans un aimable eſprit, doté de ſes talens,
Feroient encor prétendre à des ſuccès brillans.

Peut-être qu'en luttant contre de tels Modeles,
Vous pourriez trébucher, & voir tomber vos aîles:
Vingt ſiécles réunis ne les atteindront point.
Eh bien, ſi leurs talens, portés au dernier point,
Ne ſemblent vous laiſſer qu'un déſeſpoir futile,
Dans des champs moins battus quelle moiſſon fertile!
Courez une autre mer moins couverte d'écueils.

La funebre Elégie errant ſur des cercueils, L'ELÉGIE.
Se plaint que ſeule en proie à ſa douleur fatale,
Nul François ne la ſuit dans ſa marche inégale (1).
On trouve cependant des perles ſur ſes pas,
Sous ſes habits de deuil elle offre des appas.

(1) Nous n'avons point eu juſqu'ici de vraies Elégies dans notre Langue, à moins que l'on ne donne ce nom à quelques-unes de nos Tragédies.

Ce fut par les faveurs qu'il ſut obtenir d'elle ;
Que Tibule a joui d'une gloire immortelle.

L'EGLOGUE. Moins triſte & plus naïve, à l'ombre d'un ormeau,
L'Eglogue, aux humbles ſons d'un leger chalumeau,
Cherche envain un Berger que ſa tendre voix flate.
Des myrthes verds, cueillis de ſa main délicate,
Attendent le Paſteur qui pourra la charmer.
Beaucoup de faux Amans ont cru s'en faire aimer ;
Mais leurs chants affectés & leur froide tendreſſe,
N'ont jamais pu fléchir leur aimable Maîtreſſe.
Un Berger dont les tons ſachent la captiver,
Depuis l'heureux Titire, eſt encore à trouver (1).

Voilà, charmant Théon, des carrieres charmantes,
Que Phœbus peut ouvrir à vos Muſes naiſſantes :
Ce ſont d'aimables fleurs, compagnes du printems,
Qu'on amaſſe avec ſoin pour en jouïr long-tems.
Quand l'âge aura meuri vos deſirs & votre ame,
Quand du fil de vos ans affermiſſant la trame,
Cloto vous ourdira des jours moins agités.
Quand l'eſprit brille en nous de plus vives clartés,

(1) Juſqu'ici on n'a point rencontré, en France, le vrai goût de l'Eglogue : les Idiles de Des Houlieres ſont des Élégies champêtres, imitées du Roman de l'Aſtrée ; & les Paſtorales de Fontenelles, ſont des Scènes d'Opéra, qui n'ont de l'Eglogue que les mots de Bergers & de Bergeres.

Alors, Théon, alors embouchant la trompéte,
Dans un champ plus fécond, osez, nouvel Athléte,
De Virgile & d'Homere égalant les Ecrits,
Par des Vers dignes d'eux leur disputer le prix.

Déja j'entends d'ici, j'entends la Muse Epique,
Qui, tenant dans sa main le sceptre poëtique, Le Poeme Epique.
Vous appelle & vous offre un laurier immortel.
Ses vœux hâtent le jour pompeux & solemnel,
Où, sous un astre heureux, les rives de la Seine,
Après cent ans d'espoir & de promesse vaine,
Verront paroître enfin le Chantre qu'on attend (1).
Quelle honte pour nous ! quel reproche insultant !
La superbe Madrid, la féconde Florence,
Ont produit des trésors inconnus à la France (2).
L'Isle heureuse, où tonnoit le sublime Milton,
Du grand Chantre d'Achille a retrouvé le ton.
Paris a des Perraults, & Londre a des Homeres.

Réveillons-nous, Théon, dissipons les chimeres,
Que d'importuns Censeurs viennent nous opposer.

» La Nature, dit-on, a paru s'épuiser,

(1) Hélas ! il le faut avouer, nous n'avons point encore de Poëme Epique. Quelques Personnes d'un goût singulier ont voulu pallier cette honteuse disette, en insinuant que le *Lutrin*, le *Telemaque*, la *Henriade*, étoient des Poëmes Epiques ; mais les Personnes d'un goût sûr, qui ont lû *Homere*, *Virgile* & le *Tasse*, n'ont pû en rien croire.

(2) Le Camoëns, le Tasse.

» En prêtant tous ses feux à ces grands Luminaires ;
» Elle a même passé les bornes ordinaires
» En formant les ressorts de ces vastes cerveaux.
» Le tems altere tout, nos débiles travaux
» A la hauteur des arts ne pourront plus atteindre,
» Et les esprits usés commencent à s'éteindre.

Théon, fermons l'oreille à de si vains discours :
Ne voit-on plus la Terre, ainsi qu'aux premiers jours,
Malgré le poids des ans, sans rides, sans vieillesse,
S'orner, chaque printems, des fleurs de sa jeunesse ?
Ne voit-on plus les Pins & les larges Ormeaux,
Oser jusqu'à la nue élancer leurs rameaux ?
De tant de fruits dorés la délicate écorce,
N'a-t-elle plus qu'un suc insipide & sans force ?
Si l'ordre suit toujours le sentier qu'il a pris,
L'ordre a-t-il perdu l'art d'enfanter les esprits ?
Ce sont de faux détours que l'ignorance oppose ;
De tant d'aridité l'on trouve ailleurs la cause.
La Nature, toujours prodigue en ses présens,
Veut encor que de l'art les secours bien-faisans
La préviennent en tout & l'échauffent sans cesse ;
Et cet art qui nous manque a causé sa foiblesse.

Sous l'heureux siecle d'or les Esprits inventifs,
Dans des Tableaux parlans, Copistes attentifs,

N'cherchoient pas à pas la Nature à la trace !
En quittant leur maniere on a perdu leur grace.
Des Grecs & des Romains négligeant les Ecrits,
On a conçu pour eux un ſtupide mépris :
On ne lit plus Homere ; & ſa Trompette altiere,
Comme un or ignoré, languit dans la pouſſiere.
Virgile eſt inconnu ; ſon Chef-d'œuvre en oubli,
Dans le profond Lethé ſemble être enſéveli.
Que de fleurs, cependant, quels fruits on verroit naître
Sous les mains d'un Auteur qui ſauroit les connoître !
L'un, tel qu'un chêne épais planté par le haſard,
Dont le ſuc vigoureux n'eſt point gêné par l'art,
Fait, dans ſes vieux rameaux, triompher la Nature,
Et, malgré les hyvers, conſerve ſa verdure.
L'autre, odorant Tilleul dans un parc tranſplanté,
Doit aux ſecours de l'art ſon utile beauté ;
Dans de libres canaux ſa ſéve ménagée
N'accable point de fleurs ſa tête trop chargée :
Sans jamais ſe hâter il fleurit dans ſon tems,
Et ſa flatteuſe odeur parfume le printems.
C'eſt pour trop négliger de s'aſſeoir à leur ombre,
Que de nos vains Rimeurs on voit groſſir le nombre :
De-là ces Vers bouffis de grands mots entaſſés,
Où l'Auteur en dit trop ſans s'exprimer aſſez :

De-là ces Esprits secs, ces Muses hydropiques,
Qui, jusqu'en un Sonnet, heurlent des Sons épiques (1);
Qui, sur un même ton, nous ennuïant toujours,
Ne savent ni cacher ni varier leurs tours.
Aussi, depuis vingt ans, depuis que dans Bruxelles
Rousseau perdit enfin ses pindariques ailes,
Quels maigres avortons! quels squélettes mort-nés!
De leur sens naturel des termes détournés,
Un style faux, guindé, des allusions fades,
Des Vers durs, languissans, ou gonflés par boutades;
Melpomêne, enfantant des monstres de pitié;
Thalie, en minaudant, triste & gaie à moitié;
Des Scènes de Roman, à la hâte arrangées,
D'un siecle d'incidens par disette allongées.
Voilà de tant d'Auteurs les chef-d'œuvres nouveaux;
Voilà les dignes fruits de ces riches cerveaux!
Qu'aux Auteurs de la Gréce on rende leurs couronnes;
Que ces Chantres divins soient remis sur leurs trônes;
Que d'Homere & de Plaute on répare l'affront,
Qu'on lise encor leurs Vers, les Virgiles naîtront.
Pour Vous, qui de leurs Chants avez fait vos délices,
Qui d'un siecle idiot méprisant les caprices,

(1) Ces beaux Esprits qui mettent de l'Epique prétendu par-tout, & qui en exigent par-tout, savent-ils bien ce que c'est que l'Epopée: Il y a lieu du moins de soupçonner leur ignorance à cet égard, puisqu'ils mettent de certains Poëmes modernes à côté de l'*Iliade* & de l'*Eneide*, auxquelles ils ne ressemblent pourtant guères.

De ces rares trésors chérissez les beautés :
Théon, que nuit & jour, dans vos mains feuilletés,
Ils soient de tous vos pas les compagnons fideles,
Et de tous vos Ecrits les sublimes modeles :
Et quand Paris se livre aux flots d'un vain torrent,
Voïez les nouveautés, d'un œil indifférent.

De nos Voisins encor les modernes merveilles,
D'un précieux butin peuvent orner vos veilles ;
Chez eux, du sel attique on retrouve le goût,
Chez eux, un or poli s'offre & brille par-tout.
Du Tasse & de Milton étudiez les graces,
Recherchez leur commerce & marchez sur leurs traces.

Voulez-vous peindre Amour, les Ris, les Voluptés,
Mille termes touchans à Paphos adoptés,
Qui tracent des Amans le trouble inexprimable,
Leurs transports, leurs soupirs, & leur langueur aimable ;
Enfin, tout ce qu'Amour fait voir, dire, éprouver,
Sur les lévres du Tasse Amour le fait trouver.
Ses Vers semblent couler du sein de la Nature :
Virgile, en lui prêtant sa riante ceinture (1),
Montre au Chantre brillant du plus grand des Bouillons
L'art de mêler les Jeux aux sanglans Bataillons.

(1) Consultez Despréaux, *Dissertation sur la Joconde*. Il a depuis changé d'avis : est-ce avec fondement ? avoit-il plus de lumieres, ou plus de caprices ?

Aimez ſes doux accens, il flatte, inſtruit, éclaire,
Et ſon langage heureux fut inventé pour plaire.
Moins doux & moins flatteur, mais plus mâle & plus
grand,
Milton, la foudre en main, de cieux en cieux errant,
A chanté Dieu, ſon Chriſt, le cahos & le monde;
Il perce des enfers l'obſcurité profonde;
Il peint de traits de feu l'empire de Satan;
Il orne Eve de fleurs, il pleure avec Adam;
Sa trompette aux combats oſe appeller les Anges;
Il dit l'Homme, ſa chute & nos malheurs étranges.
Les éclairs de Milton, avec art tempérés,
Sont, pour mener au Grand, des flambeaux aſſurés.
Ce ſont les traits groſſis d'une peinture vive,
Qui ne flattent les yeux que dans la perſpective.

» La Fable n'offre plus que de vieux ornemens,
» Il faut, dit-on encor, par de hauts ſentimens,
» Par des traits neufs & vrais, par des tableaux fideles,
» Chez nous, de nos Ecrits emprunter les modeles.
» A la nature, aux mœurs, les Français ſont bornés,
» Jupiter & Junon ſont des Dieux ſurannés.

Ah! Théon, j'y conſens, dans leurs vieilles chroniques,
Laiſſez pourrir des Grecs les Déités antiques;
Laiſſez à Licophron, Mars, Minerve & Vénus;
Et par d'heureux ſentiers que nul n'aura tenus,

Sans marcher appuïé du menſonge & des fables,
Venez nous étaler des merveilles croïables.
Quels traits de tous côtés s'offrent à vos pinceaux !
Le grand Temple eſt ouvert. L'air, la terre & les eaux,
Vous montrent un Auteur ſeul digne de louanges.
Peignez le doux Printems, les fécondes Vendanges (1); Le Poeme Géorgique.
Du ſublime Virgile, imitant les chanſons,
Hâtez par vos concerts les trop lentes moiſſons.
Embelliſſez vos Vers par un objet ſolide, Le Poeme Philosophique.
Suivez les élémens ſous la main qui les guide.
Eh! que ſont tous les Rois, que ſont les Conquérans,
Auprès de ces Flambeaux, de ces Globes errans,
De ces Mondes ſans fin qui roulent ſur nos têtes?
Leur triomphe eſt un ſonge, un rien fait leurs conquêtes.
L'admirable Univers doit ſeul nous enchanter:
Puiſque Dieu ſeul eſt grand, c'eſt Dieu qu'il faut chanter.

De nos coupables mœurs l'importante cenſure, La Satyre utile.
A vos rimes encore offre un champ ſans meſure:
Vous rejettez l'éclat des habits empruntés,
Et vous voulez briller de vos propres beautés.

(1) Juſqu'ici nous n'avions point, en France, de Poëme qui traitât de l'Agriculture. On ne dira point, comme M. De Voltaire l'a dit de *la Henriade*, qu'il y a eu pluſieurs éditions du *Poëme des Jardins d'Ornemens*, que par conſéquent le vuide eſt rempli. On ſe bornera à ſouhaiter que cela ſoit. Les éditions, ſouvent multipliées par le ſtelionnat, ne concluent rien; c'eſt l'ouvrage, c'eſt le ſuffrage des Savans, qui rempliſſent le vuide.

Eh bien ! peignez un siecle unique dans ses vices ;
Mettez dans tout leur jour les lâches artifices,
La politique fausse, & les sombres noirceurs,
Qui, chez nous, du Français ont énervé les mœurs.
Démasquez les Bigots, tonnez sur les Impies.

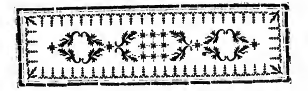
EPIGRAMME.

Suivez, un dard en main, ces infectes harpies (1),
Qui des sens corrompus aidant les trahisons,
De leur haleine impure exhalent les poisons :
Montrez l'honneur foulé, l'innocence abusée,
La franchise aux abois, la fourbe autorisée :
Montrez, ... Théon, ma main commence à se lasser
A nombrer les objets qui viennent s'amasser.
Je finis, mais avant d'abandonner la place,
Permettez qu'en ce lieu ma plume vous retrace
Un avis dont Rollin autrefois me fit part.

» Les talens, me disoit cet auguste Vieillard,
» Dans la main des Méchans sont un couteau terrible ;
» A celui qui le porte il est d'abord nuisible :
» Mais l'on ne peut compter les ravages cruels
» Qu'allument dans les cœurs tant de Vers criminels.
» Heureux, ajoutoit-il, un Esprit qu'on estime,
» Qui, rappellant les Vers à leur source sublime,
» Rend le vice odieux, fait chérir la vertu !
» Admis, vanté par-tout, son livre est toujours lû.

(1) Les Muses Lubriques.

ODES.



ODE Ire.

A LA RENOMMÉE.

RENOMMÉE, as-tu d'un faux ſonge
Aſſez prolongé les erreurs ?
Par l'éclat d'un brillant menſonge
Frapperas-tu toujours les cœurs ?
Toujours à ta vaine fumée,
Qu'un feu paſſager a formée,
Verra-t-on courir les Mortels ?
Et pour un murmure frivole,
Pour un ſon leger qui s'envole,
Quitteront-ils des biens réels ?



Des plus flatteuſes eſpérances
Tu ſais embellir ton néant,
Et groſſiſſant les apparences,
D'un Pigmée en faire un Géant.
A nous tromper toujours fidelle,
Talens, ſuccès, gloire immortelle,
Voilà les titres que tu prens;
Et profitant de nos ivreſſes,
Par nos propres mains tu nous dreſſes
Un autel où fume l'encens.



Mais ſans s'éblouir des grands titres
Que ton orgueil a fabriqués,
J'y conſens, prenons pour arbitres
Ces Héros de ton ſceau marqués:
Sachons, ſi de ta gloire illuſtre
Leur vie a reçû plus de luſtre,
Si leur nom célebre & pompeux,
Porté ſur tes aîles rapides,
Leur donna des jours plus lucides,
Et ſût les rendre plus heureux.



Je vois l'Oracle de la France,
Victime d'un goût délicat,
Toujours en proie à l'indigence,
Négligé, malgré son éclat;
Prêtant sa voix à l'infortune,
Il tonne envain sur la tribune;
Tout semble ignorer ses succès:
Et quand Plutus ouvre son Temple,
Aux Idoles qu'on y contemple,
Patru n'y trouve point d'accès.



Quel est cet Athléte invincible
Qui combat au pié des Autels?
L'erreur le trouve inaccessible,
Sa voix éclaire les Mortels:
C'est A* ... à ce nom la foudre
S'allume & va le mettre en poudre.
Envain il vange, par ses cris,
Des Autels la gloire allarmée:
Victime de la Renommée,
Il tombe enfin sur leurs débris.



Mais peut-être aux rives fécondes
Où, sur des lits semés de fleurs,
Hypocrêne épanche ses ondes,
On recueille mieux tes faveurs.
Peut-être l'encens que tu donnes;
Tes lauriers brillans, tes couronnes,
Aux Guerriers fameux réservés,
Dès que tu les en trouves dignes,
Mêlés à tes bienfaits insignes,
Pour leurs fronts seuls sont conservés.



Promesse vaine! attrait barbare!
Cruels talens! fatals succès!
Le jeune Rival de Pindare (1)
Soupire loin des bords français:
Le crime, armant la calomnie,
Vient le couvrir d'ignominie;
Et ce n'est que sur son déclin
Que ce grand torrent de lumiere
Paroît dans sa splendeur premiere
Comme l'a toujours vû Rollin.



(1) M. Rousseau, Poëte François, mort à Bruxelles.

Que de ſang verſé ! quel carnage !
Quels éclairs frappent mes regards !
Condé tonnant dans un nuage
Écraſe & brûle cent Remparts.
Sans doute la France vangée,
L'Enfance d'un Roi protégée,
Vont ſur les pas de ce Guerrier
Semer mille fleurs immortelles ;
Non, pour ſes ſervices fidelles,
Condé n'eſt plus qu'un priſonnier !



Folles victimes que nous ſommes ;
C'eſt pour ces revers éclattans,
Que peu contens du titre d'Hommes,
Nous envions celui de Grands !
Par des ſentiers longs & pénibles,
Par des routes inacceſſibles,
Marchant au terme qui nous fuit ;
Sans ceſſe nous croïons l'atteindre,
Quand près du but on voit s'éteindre
Le vain phantôme qui nous luit.

Encor si de tes dons avare
Tu les refusois à propos,
Et si ton choix faux & bizare
Ne formoit pas d'illustres Sots :
Mais les talens, dans la poussiere,
Ont vû, sur un char de lumiere,
Prôner d'indignes Favoris :
Chapelain, le front dans les nues,
Jouit long-tems des faveurs dues
A Milton, couvert de mépris.



Qu'importe à mes cendres éteintes
Que le suffrage d'un Savant
Daigne un jour mettre hors d'atteintes
Mon nom flétri de mon vivant ?
L'éclat des honneurs les plus amples,
L'encens éternel de cent temples,
Ne suspendent point l'Achéron ;
Le jour qui finit sa misere,
Ce jour fit insensible Homere
Aux honneurs rendus à son nom.



Quoi ! je perdrai le plaisir d'être
Pour le plaisir d'être cité ?
Pour un vain son, pour un faux être,
J'oublierai la réalité ?
Je nommerai desir de gloire
Un front triste, une bile noire,
Qui me font languir dans l'oubli ?
Et je vivrai dans les ténebres,
De peur que, loin des noms célebres
Mon nom ne reste enséveli ?



Si l'on seme de fleurs nouvelles
Les tombeaux des illustres Morts ;
Combien, dans des nuits éternelles,
Du tems ont senti les efforts ?
Combien les feux & les ravages
Ont brisé d'autels & d'images ?
Varius, jouet du destin,
A vu sa gloire terminée :
Et du fameux Chantre d'Enée
Le nom est encore incertain (1).

(1) Virgile, ou Vergile.

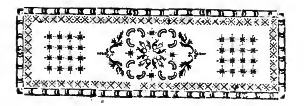
Insensé, qui place sa gloire
Dans un chimerique avenir!
Qui se plaît à se faire accroire
Ce qu'il doit un jour devenir!
Le Sage place dans soi-même
Sa joie & son bonheur suprême:
Et loin qu'il tente de chercher
A briller du fond de sa tombe,
Tel qu'un fruit, il meurit, il tombe
Quand le sort vient le détacher.

❀

Il ne fixe point son étude
A s'établir dans les esprits
D'une stupide multitude
Dont il sait mépriser les cris:
Si, par ses talens confirmée,
Il voit fleurir sa renommée;
Opposant au vent de l'orgueil
Une sagesse toujours ferme,
Lui seul est sa gloire & son terme,
Sans voir au-delà du cercueil.

❀

ODE II.



ODE IIE.

A M**.

Caracteres de la véritable amitié.

L'ÉQUITÉ, foible & pourſuivie,
Ne peut donc plus trouver d'appui ?
N'eſt-il de triomphe aujourd'hui
Que pour l'impoſture & l'envie ?
La foi, la candeur, les vertus,
Sont-elles à jamais proſcrites ?
Et n'eſt-il plus de vrais mérites
Que ſur les Autels de Plutus ?

C

Tu m'entends, Ami trop fidele,
Ton cœur se réveille à mes pleurs;
Tu viens, partageant mes malheurs,
Des Amis m'offrir le modele:
Semblable à l'astre desiré,
Qui brille au sein de la tempête,
Les vents, les flots, rien ne t'arrête,
Tu m'ouvres un port assuré.

*

Malgré la tiédeur languissante
D'Amis, sous ce nom déguisés,
Et malgré les traits éguisés
D'une cabale frémissante;
Par mille gages précieux
Tu fais éclater ton estime;
Et l'innocence qu'on opprime
En devient plus chere à tes yeux.

*

Grace à mes fortunes diverses,
J'ai pu connoître les Humains;
J'ai vu leurs injustes dédains
Redoubler avec mes traverses,
J'ai su peser, j'ai pu sonder,
Au sein de ma disgrace affreuse,
L'ame sincere & généreuse,
Et l'ame habile à se farder.

*

Tant qu'un vent doux & favorable
Des mers vous applanit les eaux,
Vous voïez près de vos vaiſſeaux
D'Amis une foule innombrable ;
Mais ſi l'Aquilon vous pourſuit,
Si de loin de ſombres nuages
Annoncent de triſtes orages,
Où ſont-ils vos Amis ? Tout fuit.

✦

C'eſt dans le creuſet des diſgraces
Qu'un Ami paroît tel qu'il eſt ;
Si, foulant aux piés l'intérêt,
Il brave d'horribles menaces ;
S'il preſente un front affermi
Aux coups que le ſort vous prépare,
Le véritable or ſe déclare,
Celui-là ſeul eſt votre ami.

✦

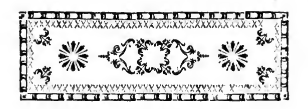
Dans le crime & dans l'artifice,
L'amitié n'a que de faux nœuds ;
Compagne des cœurs vertueux,
Elle fuit la fraude & le vice :
Un Flatteur adroit & rampant
Des vertus vous montre l'écorce ;
Mais c'eſt une trop foible amorce,
Il ſe décele en vous trompant.

✦

Au sein des miseres fatales,
Elle enleve aux fers le captif;
Sans elle un torrent fugitif
Échappe à la soif des Tantales :
Lorsque cent Peuples abbatus
Vantent le Vainqueur de l'Hidaspe,
L'ardent climat où naît le jaspe
N'a point de trésors sans Clitus.

Ma fortune a changé de face;
Dans les maux que mon cœur ressent,
Je trouve un cœur compatissant;
Mes pleurs tarissent, tout s'efface :
Ainsi quand la nége & les vents
Ont long-tems désolé nos plaines,
D'Alcion les tiedes haleines
Viennent ranimer le printems.

Tendre * *, c'est ton ouvrage;
C'est par tes soins toujours constans,
C'est par tes secours éclattans
Que je survis à mon naufrage :
Et quand un cruel avenir
M'offroit un tissu de supplices,
Ta main a semé de délices
Mes jours déja prêts à finir.



ODE IIIᴱ.

Sur les brigues, que quelques Guerriers emploient pour parvenir.

Si ma voix peut ſe faire entendre
Dans le ſilence des tombeaux,
Et ſi votre muette cendre
Peut trouver des accens nouveaux,
Montrez-vous encor, Troupe illuſtre,
Dont la mort augmente le luſtre,
Au plus haut ſommet parvenus,
Parlez FABERT, ROSE & TURENNE,
Que votre exemple nous apprenne
Quels ſentiers vous avez tenus.



Eſt-ce par de lâches intrigues
Que vous achetiez vos honneurs ?
Les trames, les honteuſes brigues
Vous captivoient-elles les cœurs ?
Perdiez-vous vos Rivaux célebres
Pour tirer plûtôt des ténebres
Vos noms de ſplendeur revêtus ?
Vit-on jamais vos grandes ames
Mettre à des encheres infâmes
Le prix qu'on ne doit qu'aux vertus ?



Non, non, vos ombres glorieuſes,
Aujourd'hui n'ont point à rougir
Des intentions généreuſes
Qui jadis vous firent agir :
Jamais une avare molleſſe
Ne vous inſpira ſa foibleſſe :
Vous cherchiez un riche tréſor
D'un prix plus noble & plus durable,
Et dont l'éclat eſt préférable
A l'éclat perfide de l'or.



Envain des Succeſſeurs indignes
Prétendent marcher ſur vos pas ;
Leur faſte & leurs grades inſignes
Nous cachent les cœurs les plus bas :
Je n'y vois que lâches adreſſes,
Que détours, que noires ſoupleſſes ;
Je n'y vois que complots affreux,
Et ce n'eſt plus que l'injuſtice,
Le crime & l'aveugle avarice
Qui ſoufflent la diſcorde entr'eux.



Guerriers fameux & magnanimes !
Ces projets ſont dignes de vous.
C'étoient donc là, Vengeurs des crimes,
Les beaux fruits d'un noble couroux !
Mais envain vos complots rebelles
Trament cent brigues infidelles
Contre les fiers Enfans des Dieux :
Devant eux la ſage Minerve
Marche à grands pas & les préſerve
Du coup de vos traits odieux.



Vainement l'enfer jaloux s'arme
Contre un Mortel chéri des Cieux ;
Son cœur ne connoît point d'allarme,
Muni d'un ſecours précieux :
Il montre une égide puiſſante
A la colere frémiſſante
Des monſtres armés par le ſort :
Il brave les dagues aigües ;
Et le froid poiſon des cigües
Ne ſauroit lui porter la mort.

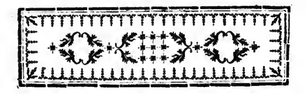


Ceſſez donc, odieux Therſites,
Lâches aux cabales vendus,
D'oppoſer aux plus grands mérites
Vos piéges dans l'ombre tendus :
Des Latins la haine couverte,
D'Énée a beau jurer la perte,
Il brave leurs vagues complots :
Du Dieu Mars il les rend la proie ;
Il voit revivre une autre Troie,
Et ſes Dieux échappés des flots.



Un vrai cou'age voit ſans honte
Les triomphes de ſon rival ;
C'eſt par les travaux qu'il ſurmonte
Qu'il cherche à marcher ſon égal ;
Et ſi la fortune contraire
Couronne un heureux adverſaire,
Et n'a pour lui que des refus ;
Il applaudit à ſon ouvrage,
Il l'éleve par ſon ſuffrage,
Et l'égale par ſes vertus.





ODE IVE.

A M. *****.

De l'Académie .... qui, en badinant, reprochoit à l'Auteur ſon trop de ſanté pour un Poëte.

Quoi, ſans ceſſe me reprocher
Un embonpoint ſi profitable !
Dois-je languir & deſſécher,
Pour trouver Phœbus favorable ?
Faut-il, pour plaire aux chaſtes Sœurs,
Se laiſſer mourir d'abſtinence ?
En captive-t-on les faveurs
Par le jeûne & la pénitence ?

✦

Amant de la ſolidité
Et peu jaloux de renommée,
Jamais à la réalité
Je ne préfere la fumée :
Trop ſoigneux de ma liberté
Clio n'a que mon badinage ;
Je n'altere point ma ſanté,
Je ſuis un Amant de paſſage.

L'harmonie & l'invention,
Au ſanctuaire du Parnaſſe,
Avec la riche fiction,
Dès long-tems occupent leur place.
Eh ! pourquoi n'y compte-t-on pas
La négligence & la pareſſe,
Divinités pleines d'appas
Et compagnes de la ſageſſe ?

De l'Art par les Muſes trouvé
Le but eſt d'égaïer la vie ;
C'eſt un antidote éprouvé
Contre les ſoucis & l'envie :
On dompte un lion rugiſſant
Aux ſons d'une touchante lyre ;
Faut-il qu'un remede innocent
Nous plonge en un triſte délire ?

Soit maudit cent fois le premier
Qui de l'art de charmer nos peines
A fait un ſervile métier
Plein de tortures & de gênes ;
Qui, par la rime & la raiſon,
Voulant briller avec juſteſſe,
Creuſoit une ingrate priſon
Où notre ame eſt toujours en preſſe !

*

Je benis le ſage deſtin
Qui, préſidant à ma naiſſance,
A ſû, ſans un riche butin,
Me faire vivre avec aiſance :
Lorſque Créſus péſe ſon or,
Je folâtre avec Uranie ;
Les malheurs d'Énée ou d'Hector
Sont les délices de ma vie.

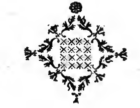
*

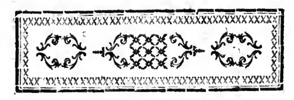
Dans la molle facilité,
Toujours ſoigneux de me complaire,
Je ris avec tranquillité
De tout Critique atrabilaire :
Sans m'embarraſſer de prévoir
Ce que Des-fontaines va dire,
Je laiſſe le ſoin d'y pourvoir
A qui ne vit que pour écrire.

*

ODE IV.

S'il eſt quelque choſe ici bas
Qui puiſſe intéreſſer mon ame,
C'eſt de jouïr ſeul des appas
De l'objet charmant qui m'enflame :
Cloris fait mes ſoucis divers,
Ce qui peut la toucher me touche ;
La main qui vous trace ces Vers
Vient de lui placer une mouche.





ODE V.

A UN JEUNE COMTE,

Occupé à embellir ſes Terres.

Dangers qui accompagnent la Jeuneſſe.

Enfin une heureuſe induſtrie
Change la face de ces lieux ;
La terre abondante & fleurie
S'y pare des tréſors des cieux :
Le nectar coule des montagnes,
Le lait arroſe vos campagnes ;
Jadis de ronces hériſſés,
Couverts d'une moiſſon flottante,
Vos champs ont ſurpaſſé l'attente
Des Laboureurs intéreſſés.



COMTE, ce ſont-là les miracles
Qu'enfante un travail obſtiné:
Ainſi d'épines & d'obſtacles
L'homme eſt d'abord environné;
Il faut une main attentive
Qui le dégage & le cultive:
Sans elle, impuiſſant avorton,
Ses tiges dans l'ombre cachées,
Juſques dans leur germe ſechées,
Tombent ſans un ſeul rejetton.

Quand, par une adroite culture,
Tous les vices déracinés
Font couler une ſéve pure
Dans des rameaux plus fortunés;
On voit les vertus floriſſantes
Couronner ſes branches naiſſantes,
Et ſes fruits ſont plus éclattans
Que ceux que prodigue l'Automne,
Quand le ſein fécond de Pomonne
Comble les deſirs du Printems.

Je le sais, la haute noblesse
Où vos Aïeux puisent leur sang,
Vous garantit de la foiblesse
Qui souille ceux d'un moindre rang:
Je crois qu'avec le lait sucées
En vous leurs vertus sont passées;
Que de leur grande ame héritier,
Autant que de leur nom splendide,
En vous la colombe timide
N'est point l'enfant de l'aigle altier.

Mais de quelque source sublime
Que vous tiriez tant de grandeurs,
Quelque courage magnanime
Qui rehausse tous ces honneurs,
Quelle est la vertu sans mêlange
Qui ne s'altere & qui ne change?
Ces Conquérans, dont les exploits
Ont effacé l'antique Rome,
Ces grands Aïeux vous ont fait Homme
En vous faisant l'égal des Rois.

De

De noms & de titres insignes
Les premiers n'ont point hérité ;
Mais ce fut pour s'en rendre dignes
Que leurs travaux ont éclaté :
Le prix de ces vertus suprêmes,
Qui ne tombe que sur eux-mêmes,
Ne doit être loué qu'en eux.
Jamais les fruits d'un grand courage
Ne peuvent être un héritage
Que l'on transmette à ses neveux.



Les lauriers qui ceignoient leur tête,
Les ont suivis dans leurs tombeaux ;
La Mort en a fait sa conquête
En éteignant ces grands flambeaux.
Voulez-vous les faire revivre ?
C'est leur exemple qu'il faut suivre ;
Jeune Rival de leurs vertus,
Avant d'hériter de leur gloire,
Traînez au char de la Victoire
Les monstres qu'ils ont combattus.



Cher Comte, ces monſtres horribles
Que vos mains doivent étouffer,
Ne ſont point ces Anglois terribles
Dont vous eſpérez triompher :
Il eſt un poiſon que diſtile
Un aſpic en replis fertile
Qui vit au cœur qu'il a bleſſé :
Il eſt des erreurs délectables
Plus cruelles, plus redoutables
Qu'un camp de lances hériſſé.



Dans ces Cours, qu'un Peuple imbécile
Croît être le ſéjour des Dieux,
Où l'Idole fiere & tranquile
Dort ſous des lambris radieux ;
Le faux honneur paré d'un maſque,
Le faſte ſuperbe & fantaſque,
L'aveugle erreur, le fol amour,
La joie indiſcrete & legere,
Et l'ambition menſongere,
Parlent & régnent tour à tour.

De la servile flatterie
Fuïez les échos dangereux,
Souvent une route fleurie
Nous cache un précipice affreux.
Que l'amitié tendre & sacrée
De votre cœur s'ouvre l'entrée :
Mais pour distinguer l'Ami faux,
Voïez si partisan du vice,
Idolâtrant votre caprice,
Il n'aime en vous que vos défauts.



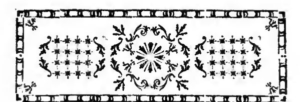
N'appellez point vertu guerriere
La fierté qu'inspire un haut rang,
C'est une fierté meurtriere
Qu'allume en vous la soif du sang :
Ces invincibles Capitaines,
La gloire de Rome & d'Athènes,
Craignoient d'ensanglanter leurs mains :
On les a vûs dans les allarmes,
Arrosant leurs lauriers de larmes,
Se faire gloire d'être humains.



Sur-tout fuïez les chants perfides
Et les charmes insidieux
De mille Sirennes avides,
Dont l'amour emprunte les yeux :
Sur leurs fronts les plaisirs éclattent,
Leurs gestes, leurs bouches vous flattent;
Mais bien-tôt ces trompeurs accueils,
Vous troublant au milieu des ondes,
Dans le gouffre des mers profondes,
Vous brisent contre mille écueils.



Ainsi marchant à pas d'athlete
Dans la carriere des vertus,
D'une maturité parfaite
Vos beaux ans seront revêtus.
Ainsi quand votre vigilance
Rappelle l'heureuse abondance
Aux champs par vos Peres laissés,
Si leur exemple vous enflame,
Vous pourrez enrichir votre ame
Des trésors qu'ils ont amassés.



ODE VI.

CONTRE L'ATHÉISME,

Envoyée a un Esprit-fort quelques jours après une converſation.

Élevant avec artifice
Le monument de vos erreurs,
Vous aviez par cet édifice
Ébloui mes ſens impoſteurs :
Armé de l'oblique ſophiſme,
A mes yeux l'altier Athéiſme
Brilloit ſur un trône uſurpé :
Je m'endormis dans ces menſonges ;
Le réveil a détruit ces ſonges,
Et l'édifice eſt diſſipé.

Eſt-ce au vain concours des atômes
Qu'on doit le cercle des ſaiſons ?
Eſt-ce au néant de vos phantômes
Qu'il faut demander les moiſſons ?
Du haſard la muette image
Obtiendra-t-elle mon hommage ?
Une aveugle néceſſité
A-t-elle produit ce bel ordre ?
Et du ſein affreux du déſordre
L'univers s'eſt-il enfanté ?

Perdez pour un moment de vue
Un éternel Ordonnateur,
Donnez dans l'embuche imprévue
De quelque Sophiſte enchanteur ;
Le cahos renaît, tout ſe trouble,
A chaque pas la nuit redouble,
Ce n'eſt plus que confuſions,
Doute, folie, extravagance,
Erreur, orgueil, vaine arrogance,
Dans un gouffre d'illuſions.

Approchez, fougueux Encelades,
Qui portez vos traits dans les Cieux ;
Des Esprits foibles & malades
Cherchent vos secours précieux :
Répondez à notre espérance,
Daignez guérir notre ignorance,
Découvrez-nous par quels accords
L'homme germe au sein de sa mere ;
Et, dans une vieillesse amere,
Pourquoi l'âge flétrit nos corps.



Vous vous taisez, troupes frivoles,
Esprits de ténèbres couverts,
Qui cachez sous l'art des paroles
Les jugemens les plus pervers ;
Rapprochez-vous de la Nature,
De ses loix suivez la droiture ;
Sa voix tonnant au fond des cœurs
Vous dit qu'ignorant qui vous êtes,
Tant de recherches indiscrêtes
N'enfanteront que des erreurs.



» Rentre dans les bornes marquées,
» Aveugle & foible vermiſſeau ;
» A tes lumieres offuſquées
» Ton Auteur oppoſe un bandeau :
» Ta raiſon ſombre & languiſſante,
» Pour l'entrevoir aſſez puiſſante,
» Dans ſes ſecrets ne peut entrer :
» Ce grand Moteur, qui t'a fait naître,
» T'a donné dequoi le connaître,
» Et non dequoi le pénétrer.



Quel homme ſi ſauvage ignore
Qu'un DIEU préſide à tous ſes pas ?
Sous ſa hute un Huron implore
Un Etre qu'il ne connoît pas :
Sans s'ériger en vain Sophiſte,
Ce qu'il voit lui dit qu'il exiſte ;
Et ſi l'on attente à ſes jours,
S'il tombe aux embûches dreſſées,
Ses mains au Ciel ſont adreſſées,
Ses cris appellent un ſecours.

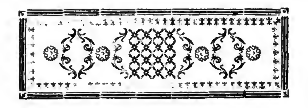


Par l'orgueil le plus méprisable
L'Athéisme fut inventé ;
Il ne tend qu'à rendre excusable
Le penchant d'un cœur infecté ;
Enchaîné sous la main d'un Maître ;
On croit, en détruisant son être,
Trouver la douce impunité ;
Et quand la raison le confesse,
L'esprit n'est fort que par foiblesse,
Et combat Dieu par lâcheté.



Voïons comment ces Esprits fermes
Soutiendront les revers du sort ;
Comment, approchant de leurs termes,
Ils vaincront l'assaut de la mort :
Tant que leur fortune est entiere,
Tant qu'ils courent dans la carriere,
Leur bouche vomit trait sur trait ;
On trouve en eux un cœur de roche ;
Mais quand l'heure fatale approche,
Le bandeau tombe, & Dieu paraît.





ODE VIIE.

A MONSEIGNEUR

LE PRINCE DE CONTI,

LE PROTECTEUR DES LETTRES.

JE laiſſe à la trompette altiere
Des Varius & des Miltons,
A te ſuivre dans la carriere
Sous les remparts fumans de Mons :
Soit qu'au ſon d'une voix guerriere
Tu ranimes nos Eſcadrons,
Soit que tout couvert de pouſſiere
Ta main briſe les Bataillons.

*

De tes charmes philoſophiques
La ſplendeur a frappé mes yeux ;
C'eſt par tes vertus pacifiques
Qu'aimé des Mortels & des Dieux,
Tu ſais, de tes faits héroïques
Tempérant l'éclat radieux,
Porter aux triomphes publiques
La ſageſſe de tes Aïeux.

Auſſi grand aux bords de la Seine
Qu'aux rives ſanglantes du Rhin,
Quand un char pompeux te ramene
Pour jouïr d'un ciel plus ſerein ;
Des jeux & des pleurs de la ſcène
Arbitre aimable & ſouverain,
Ta voix, des Fils de Melpomène
Appelle le brillant eſſain.

Sous tes yeux, d'une main plus ſure,
Nericaut trace ſes Portraits ;
Voltaire, qu'un coup d'œil raſſure,
Eclatte par de plus grands traits ;
Greſſet, redoutant ta cenſure,
Se pare de nouveaux attraits ;
Et Crebillon à ta peinture
Doit ſes Tableaux les plus parfaits.

Ainsi le Favori d'Auguste ;
Après avoir vaincu cent Rois,
Rassembloit dans un temple auguste
Les Muses de Rome à sa voix :
Là, dans une balance juste,
De Virgile il pesoit les droits,
Et les Émules de Saluste
De son goût recevoient des loix.

*

Où courez-vous, Troupes craintives ;
Chers Nourrissons des chastes Sœurs ?
D'Alecton les trames furtives
Osent-elles souiller vos mœurs ?
Faut-il que, toujours fugitives
Pour échapper à ses noirceurs,
Vous alliez chercher d'autres rives,
Et nous priviez de vos douceurs ?

*

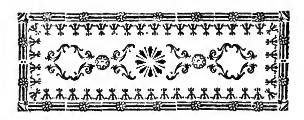
Arrêtez.... l'altier fanatisme
Ne peut plus vous porter de coups ;
C'en est fait l'impur cagotisme
Sans fruit exhale son couroux ;
D'un Dieu la force & l'heroïsme
A confondu l'enfer jaloux ;
Et contre l'affreux ostracisme
Sa présence combat pour vous.

*

Un nouveau ſoleil ſur nos têtes
Fait éclater ſes doux raïons;
CONTI, diſſipant les tempêtes,
A ramené les Alcyons:
Nous verrons ſuccéder des fêtes
Aux pleurs amers que nous verſions:
Déja mille palmes ſont prêtes
Pour mille nouveaux Amphions.

Muſes, méritez ſon ſuffrage;
Redoublez vos concerts vainqueurs;
Peignez un utile courage,
Qui gagne ou dompte tous les cœurs:
Pour moi, dépouillant le rivage,
J'irai, publiant ſes faveurs,
Jeune Abeille ardente à l'ouvrage;
Sous ſes yeux choiſir quelques fleurs.

Et ſi CONTI daigne ſourire
En voyant mes premiers eſſors,
Si, touché des ſons de ma lire,
Il daigne approuver mes efforts;
C'en eſt fait, le Dieu qui m'inſpire;
Redoublant ſes heureux tranſports,
Percera juſqu'au ſombre empire,
Pour charmer Pluton & les Morts.



ÉPODE

SUR LA MORT,

ENVOYÉE A UNE DAME qui demandoit à l'Auteur quelles consolations il lui donneroit s'il la voïoit prête à mourir.

QUAND les graces les plus piquantes
Relevoient tes brillans appas,
J'ai sû, par des leçons fréquentes,
T'affermir contre le trépas;
Aujourd'hui que ton sort s'acheve
Et qu'un souffle mortel t'enleve;
Ami fidele & sage amant,
Je dois, par un effort suprême,
Te conduire, & t'aider moi-même
A braver le dernier moment.



Quoi que débite le vulguaire
Que trouble un ridicule effroi,
Mourir est un acte ordinaire
Qui n'a rien de terrible en soi;
Des préjugés qu'on a vûs naître,
Et qu'un moment fait disparaître,
Quelques soupirs pour un faux bien
Et dont on jouissoit à peine,
Un esprit qu'on met à la gêne,
Voilà la mort, & ce n'est rien.



Semblable à la plante qui germe,
S'éleve & se fanne en un jour,
L'homme naît & touche à son terme,
Plus ou moins lent dans son séjour;
L'heure où son existence arrive,
Amene l'heure qui l'en prive:
Dans le monde acteur passager,
Il se montre, il voit la lumiere,
Il rentre au sein de la poussiere,
Sa forme ne fait que changer.



Ainſi qu'en une Tragédie,
Conſtant dans ſon premiér emploi,
Juſqu'au bout l'Acteur s'étudie
A ſe montrer ſemblable à ſoi ;
Et comme la Piéce eſt difforme,
Si par-tout le plan n'eſt conforme ;
Ainſi, nés ſans émotion,
Sans effroi, regret ni triſteſſe,
Nous devons achever la piéce
Et mourir ſans averſion.



Que regrettez-vous dans le monde ;
Vous qu'un ſort déſolant pourſuit ?
Une tranquillité profonde
Nous attend dans la ſombre nuit ;
Et vous qu'un deſtin plus propice
A garanti du précipice,
La mort en vous ouvrant les bras,
Met le comble à votre fortune ;
Des malheurs la troupe importune
Alloit arriver ſur vos pas.



Celui

Celui qui compte cent années,
Et celui qui ne vit qu'un jour,
Ont achevé leurs destinées
Et disparoissent sans retour :
A des termes égaux taxée,
La carriere n'est point fixée ;
Que d'abord l'on parvienne au but,
Ou que sur la route on s'arrête,
Ce n'est que reculer la dete,
Tous doivent païer le tribut.



La mort ne surprend point le Sage,
Jamaìs absente de ses yeux,
Il s'accoutume à son visage
Et n'y trouve rien d'odieux :
La perte d'un objet qu'il aime
Le fait retourner sur soi-même,
Il sent qu'un sort égal l'attend :
Les changemens de la nature,
Les champs dépouillés de verdure,
Lui rendent son terme présent.



EPODE.

Quel engourdissement étrange
De ne songer point à finir !
Sous nos yeux tout passe, tout change,
Tout nous dit qu'il faut y venir :
Déja la moitié de nous-même
A subi cet ordre suprême :
La nature élevant sa voix,
Ainsi qu'une mere attentive,
Au moindre choc qui nous arrive,
Nous presse d'accomplir ses loix.



» Mortel, disparais de la terre,
» Le jeu finit, sors satisfait,
» Tombe, foible ouvrage de verre,
» Brisé par la main qui t'a fait ;
» Viens à moi, ce coup qui t'afflige,
» Est dans l'univers qui l'exige
» Un ordre donné dès long-tems ;
» Une race suit une race,
» Tes aïeux ici t'ont fait place,
» Fais place à d'autres habitans.



» Dans ce monde qui te rejette
» Qu'esperes tu voir de plus beau ?
» Tout y revient, tout s'y répette
» Sans étaler rien de nouveau ;
» Mêmes plaisirs, mêmes désastres,
» Un même ciel, les mêmes astres,
» Tu vois ce qu'ont vû tes aïeux ;
» Le mois composé de journées,
» Le siecle composé d'années,
» N'offrent qu'un retour ennuïeux.



Le trépas n'est qu'un court espace
Entre la vie & le tombeau ;
Ce n'est qu'un vent leger qui passe
Et fait expirer le flambeau ;
Dans ces plaines de sang couvertes
Où la guerre grossit nos pertes
Et ravage, à coups redoublés ;
L'ame voit sans être inquiête
Le péril fondre sur sa tête
Et mille trépas rassemblés.



Des plaintes, des cris, des allarmes,
Un lit de douleurs entouré;
Une Veuve qui fond en larmes,
Un Pupile déſeſpéré;
Des Amis glacés par la crainte,
Sur leur front, dans les yeux empreinte;
Des Prêtres armés de terreur,
Un Médecin impitoïable,
De la mort cortége effroïable,
En cauſent ſeuls toute l'horreur.



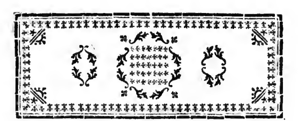
Heureux! qui levant ce faux maſque,
Voit ſon viſage tel qu'il eſt;
Qui, ſous cet appareil fantaſque,
Ne conſidere que l'objet!
Par ſon ſouffle il ſe laiſſe éteindre,
De ſes coups il ſe ſent atteindre
Et ne recule point d'un pas;
Libre de ſoucis & d'envie,
Et raſſaſié de la vie,
Il meurt comme on ſort d'un repas.



ÉPIGRAMMES.

Hoc legite austeri, crimen amoris abest.


Digitized by Google



ÉPIGRAMMES.

ÉPIGRAMME I^RE.

*CONTRE LE MARQUIS D'**.*

IL ſait Anglois, Latin & Grec,
Il eſt galant & politique;
Qu'on parle Morale ou Critique,
Jamais on ne le trouve à ſec:
Il connoît l'Hiſtoire & la Fable,
D'Hoſier a vanté ſa Maiſon;
Il eſt doux, complaiſant, affable,
Mais eſt-il brave? C'eſt ſelon.



ÉPIGRAMME IIe.

COUVERT d'or, chargé de frisure,
Un Petit-maître à son Curé
Menoit, pour ses nôces conclure,
Une Caillette au teint plâtré :
Le Pasteur voïant l'encolure
De ce Couple défiguré,
Dit, Or ça, race déguisée,
Avant d'avoir un *conjungo*,
Que je sache, sans *qui pro quo*;
Qui de vous deux est l'Épousée ?

ÉPIGRAMME IIIe.

*CONTRE **. roué en effigie.*

UN Échappé de la Tournelle,
Connu par mille traits félons,
Un jour, dans certaine ruelle,
Se vantoit d'avoir les bras longs :
Oh ! très longs, reprit un Cynique,
Avec un dédaigneux souris,
Vous étiez à la Martinique
Qu'on vous les cassoit à Paris.

ÉPIGRAMME IVe.

NON, qui n'a point lu ***,
** & maints Auteurs nouveaux,
(Diſoit hier un Petit-maître)
N'eſt qu'une Buſe & rien de plus :
D'accord, répondit un vieux Reître,
Mais qu'eſt-on quand on les a lus ?

ÉPIGRAMME V^e.

A l'Abbé D. F.

EST-CE la beauté de ſon ſtyle
Qui vous fait admirer Griffard ?
Vingt fois de ſa Muſe ſtérile
Au doigt vous montrâtes le fard.
Eſt-ce à cet or qu'il vous étale
Qu'il doit votre éloge impoſteur ?
Vous jurez que votre morale
Vous rend ſourd à l'or ſéducteur.
Qui peut donc de ſes Vers infames
Vous avoir rendu le Prôneur ?
C'eſt que ſon Livre ſuborneur
Enſeigne à dépriſer les Femmes.

ÉPIGRAMME VIe.

UNE Sotte à perte de vûe
Louoit un Sot fat & gaſcon ;
Le Sot, louant ſans retenue,
Ripoſtoit ſur le même ton :
Ah ! Cloris, que vous êtes belle !
On ne l'a jamais aſſez dit.
Marquis, que vous avez d'eſprit !
Lui répondoit la Péronelle.
Laſſé de cette ritournelle,
Certain Railleur, s'approchant d'eux,
Leur dit, que vous mentez tous deux !



ÉPIGRAMME VIIe.

POUR quels poſtes, à quels emplois
Deſtinez-vous ce Fils unique ?
Demandoit à certain Bourgeois
Un Magiſtrat ſot & cauſtique :
S'il a l'eſprit vif, délicat,
Lui répondit ſoudain le Pere,
S'il a le cœur droit & ſincere,
Je compte en faire un Avocat ;
Mais ſi cet Enfant dégénere,
S'il eſt bégue, idiot ou fat,
Je veux en faire un Magiſtrat.



ÉPIGRAMME VIIIe.

A une Vieille,
Qui faiſoit peindre ſes Cheveux.

PEIGNEZ vos Cheveux, vieille Iris,
Appliquez vernis ſur vernis;
Avec grand ſoin faites leur prendre
La couleur qui plaît au Marquis:
Le Marquis pourra s'y méprendre;
Mais la Mort ſait bien qu'ils ſont gris.

ÉPIGRAMME IXe.

*Contre **. banni pour crime de faux.*

QUAND je vois ce maudit Pié-plat
Se mêler de plus d'une affaire,
Fronder Pouſſin & le Duchat,
Parler d'Algebre & de Grammaire;
Je dis, voilà mon ſcélérat,
Qui brigue le titre de fat
Pour perdre celui de fauſſaire.

ÉPIGRAMME X^e.

A UN PRÉDICATEUR.

REGNAUT, je ſuis trop votre ami
Pour critiquer votre Sermon ;
Vous avez mal prêché, dit-on ;
Ah ! je l'ignorois, j'ai dormi.

ÉPIGRAMME XIe.

CONTRE CERTAIN COMMENTATEUR qui a pris à tâche d'attaquer la réputation des meilleurs Ecrivains des derniers ſiecles.

QUE ce nouveau Caligula,
Qui dans ſa verve hétéroclite,
Des grands Auteurs fronde l'élite ;
Soit condamné, pour ce trait-là,
A louer l'Auteur du Sopha,
Ou bien à chanter le mérite
Du Sot qui fit heurler Vauda (1).

(1) Tragédie moderne & pitoïable.

ÉPIGRAMME XIIe.

Oui, vous êtes d'antiquo Race,
Et vos grands Châteaux ſont connus,
En Aïeuls comme en revenus,
Il n'eſt perſonne qui vous paſſe ;
Mais à vous voir, en vérité,
Je ne m'en ſerois pas douté.

ÉPIGRAMME XIIIe.

Chez ſon Beau-pere un Mari chaque jour
Alloit ſe plaindre en maudiſſant ſa Femme,
Quel garnement ! quel train ! la vilaine ame !
Toujours coquette & toujours nouveau tour !
Ors, le Patron, las de la kirielle,
Dit, ça, mon Gendre, il faut vous contenter ;
Si votre Femme eſt encore infidelle,
Je vous promets de la deshériter.



ÉPIGRAMME XIVe.

APPROCHEZ, Meſſieurs, c'eſt du beau,
Du merveilleux & du nouveau,
Crioient aux Paſſans, d'un ton rogue,
Les Libraires J**. & G**.
Ici c'eſt Homere au tombeau,
Des coups d'un petit Pédagogue;
Et plus loin c'eſt l'exact Boileau,
Commenté par un Néologue.

ÉPIGRAMME XVe.

ECRITE SUR UN EXEMPLAIRE des Lettres Juives.

AVEC beaucoup d'eſprit & d'art
Vous frondez le Peuple caffart:
Mais le Sage envain ſe récrie;
Donne-t-on moins dans leurs panneaux?
Tonner contre la Moinerie,
C'eſt tirer ſa poudre aux moineaux.

ÉPIGRAMME XVIe.

A une Espagnole.

Vous pourriez bien m'aimer, dit-on,
Si je tentois de vous plaire;
Je ne ſuis ni fat ni fripon,
Je ne ſuis point votre affaire.

ÉPIGRAMME XVIIe.

Envoïée avec une Tragédie moderne.

Je vous fais part de la Didon,
Par nos beaux Eſprits tant prônée,
Toujours pleurant du même ton,
Et le cœur toujours plein d'Énée:
Rapproché des fruits de l'année,
Ce coup d'eſſai ſemble aſſez bon;
On y trouve un eſprit facile,
Et quelqu'endroit bien entendu;
Mais, Ami, l'Auteur eſt perdu
Si jamais vous liſez Virgile.

ÉPIGRAMME XVIII[e].

JE n'entre point dans la querelle
De Desfpréaux & de Perraut,
Un fujet fi vafte & fi haut
Paffe ma débile cervelle ;
Mais trop ne fais par quel deftin
Tous nos beux Frondeurs de la Gréce
Font des Vers fi pleins de rudeffe,
Et frifent fi fort le Cottin.

ÉPIGRAMME XIX.

*CONTRE L'ABBÉ P***, qui venoit à la Promenade avec une lunette à longue vûe.*

UN vieux Rimeur, carabin d'Hipocrene,
Dont l'afpect feul peut caufer la migraine,
Aux Boulevards (1), fur le déclin du jour,
Pour renforcer fa vifiere peu nette,
Venoit armé d'une énorme lunette,
Dont il lorgnoit tous les Monts d'alentour :
Un Railleur dit, Valet-de-pié d'Horace,
Répondez-nous, cherchez-vous le Parnaffe ?

(1) Promenade de Paris.

ÉPIGRAMME XXe.

CONTRE UN MALTOTIER qui tomba foible en apprenant qu'un Impôt alloit cesser.

TIGRE, engraissé de nos malheurs,
Qui nuit & jour suces ta proie,
Monstre à qui la commune joie
Est une source de douleurs ;
Ton heure approche, & l'œil du Maître
Va tout examiner : choisis
Des galeres, du piloris,
Ou du fumier qui t'a vu naître.

ÉPIGRAMME XXIe.

L'ŒIL ardent comme feu grégeois,
Et la criniere enfarinée,
Une Bégueule enluminée
Demandoit à certain Chinois,
Que pensez-vous de nos minois ?
L'autre dit, sans longue tournure,
Je me connois mal en peinture.

ÉPIGRAMME XXIIe.

CONTRE UN RIMEUR MODERNE qui attribuoit à la jalousie les jugemens qu'un habile Critique prononçoit sur ses Vers.

PETIT Rimeur toujours croqué,
A peine éclos de la poussiere,
Fat, dont le bidet efflanqué
Tombe en entrant dans la carriere;
Fou, reconnu tel par les Foux,
Héros de la Secte moderne,
Crois qu'un mérite subalterne
Ne fera jamais de jaloux.

ÉPIGRAMME XXIIIe.

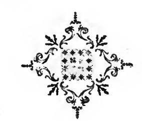
CONTRE deux Tragédies de Coriolan, qui parurent en même-tems.

LE Public, que l'on régale
D'un double Coriolan,
Dans une balance égale
Met chaque Muse rivale,
Et les trouve au même cran.

ÉPIGRAMME XXIVe.

CONTRE UN LAQUAIS PARVENU, qui se donnoit pour un Militaire.

LAURENT a servi chez Boulongne,
Et Boulongne l'a fait Commis ;
Depuis ce tems, chez ses Amis,
Ce Marouffle au bec de cigogne,
Aux dents d'ébene, au front d'airain,
Parle d'Italie & du Rhin ;
C'est lui qui prit la Demi-lune,
C'est lui qui fit trembler Conni ;
Qu'on parle d'un fait, c'étoit lui.
Fat décrassé par la fortune,
Bridez votre langue importune :
On sait que Laurent a servi.



ÉPIGRAMME XXVe.

CONTRE ****.

CE Ragotin de bas étage,
Qui n'eſt connu qu'en ſon village,
Voudroit, pour ſes faits impudents;
Qu'on le mordît à belles dents,
Afin de devenir illuſtre.
Mon petit ſot, mon petit ruſtre,
Vous ne verrez point la clarté;
Reſtez ſans honneur & ſans luſtre
Dans votre médiocrité.

ÉPIGRAMME XXVIe.

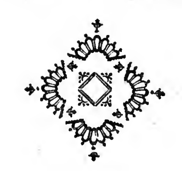
CONTRE UN PARLEUR INTARISSABLE.

VOTRE entretien eſt profitable,
Au Louvre, à l'Orqueſtre, à la Table,
Vous charmez ceux que vous trouvez
Par maints argumens bien prouvés;
Mais où je vous trouve admirable,
Boindin, c'eſt quand vous achevez.

ÉPIGRAMME XXVIIe.

CONTRE D****, ET LA MARQUISE DE ****.

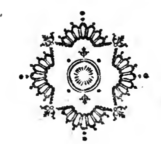
SANS vouloir parler tout de bon,
Et n'aïant rien de mieux à faire,
Au Louvre, la jeune Alifon
Traitoit Arifte de fauffaire,
De vieux fou, de petit corfaire:
Minaudant fur le même ton,
Roulant les yeux, le noir Druide
L'appelloit coquette & perfide:
Un Ami dit, fe raillant d'eux,
Vous vous connoiffez bien tous deux!



ÈPIGRAMME XXVIIIe.

CONTRE UN MUSICIEN IDIOT.

DANS l'arrêt qui fut prononcé
Entre votre Oncle & votre Frere,
Qui des deux gagna ſon affaire ?
Demandoit hier à RANCÉ
Un Duc, dont l'ame eſt héroïque.
Le Muſicien hébété
Etoit demeuré ſans réplique,
Lorſqu'une voix, trop véridique
Dit, Pardonnez, en vérité,
Le pauvre homme déconcerté
Croit qu'on lui parle de muſique.



ÉPIGRAMME XXIXe.

LE BON MOT DE LA CLÉRON.

UN Rimeur ſot, & de ſuperbe enflé,
Éperonnant ſon Pégaſe eſſoufflé,
Voulut encor riſquer une culbute
En plein théâtre; il fut honni, ſifflé.
Le lendemain de cette belle chûte,
Pour ſe diſtraire & quêter du ſoulas,
Chez la Cléron il porte ſes vieux pas:
Là, d'une voix que ſon orgueil raſſure,
Il s'efforçoit de plâtrer l'avanture,
» Que le Public n'eſt pas toujours ſenſé,
» Qu'on avoit tort de l'avoir tant preſſé,
» Et que la Poire encor n'étoit point mûre...
Oh! mûre ou non, reprit la jeune Hébé,
Pourtant, Monſieur, elle a d'abord tombé.



ÉPIGRAMME XXX[e].

LE SUCCÈS CERTAIN.

UN Homme, à la Cour fort vanté,
Faiſoit imprimer un ſot Livre;
Par là, chez la poſtérité
Il eſpéroit un jour revivre:
Maint Rimeur avoit encenſé
Son ſtyle & ſon futur mérite;
Le Libraire, homme plus ſenſé,
Craignoit fort pour la réuſſite.
Monſeigneur, ou je ſuis un ſot,
Ou l'avorton métaphyſique,
Public ſans qu'on en diſe mot,
Gardera long-tems la boutique.
Ne crains rien, dit l'homme au ton haut,
Apprête-toi de le bien vendre,
J'ai du crédit plus qu'il n'en faut,
Je ſaurai le faire défendre.



ÉPIGRAMME XXXIe.

LE PARNASSE.

A Monſieur D. V.

ON compte au double Mont neuf Filles de Mémoire,
CLIO, d'un craïon ſûr, des tems trace l'hiſtoire;
ERATO ſait dicter les amoureuſes loix;
MELPOMENE, en pleurant, peint les douleurs tragiques;
THALIE à ſes bons mots mêle des jeux comiques;
POLIMNIE à ſon geſte unit l'art de la voix;
Le Luth de TERPSICORE anime, échauffe, embraſe;
EUTERPE, à ſon haut-bois, danſe d'un pié nombreux;
CALLIOPE, en grands vers, chante un Guerrier poudreux;
Les Cieux ſont dans la main d'URANIE en extaſe.
Dites-nous à-préſent, ô l'Homme univerſel!
Qui croïez effacer Virgile, Hobbe & Corneille,
Et poſſéder des Grecs l'enjoument & le ſel,
Laquelle des neuf Sœurs vous a prêté l'oreille?



ÉPIGRAMME XXXIIe.

*A M. D***.*

Dum dubitat natura marem faceretve puellam,
Factus es, ô pulcher, pene puella puer.
Ausonius. Epig. 105.

QUAND le bon Créateur perplexe
Songeoit à former votre peau,
Il ne ſut d'abord de quel ſexe
Doter un ſi rare morceau :
Que ſera-t-il ? que ſera-t-elle ?
Dans le doute qui l'arrêtoit,
Soudain vous vous trouvâtes fait,
Un beau garçon preſque femelle.



ÉPIGRAMME XXXIIIe.

LA RÉPONSE DE LAÏS.

UN petit Juge *à quo* portant des cheveux gris,
Vint, la bourſe à la main, demander à Laïs
La faveur d'une nuit ; néant à la requête.
Il ſe peint les cheveux, il colore ſa tête,
Et revient à la charge : Une nuit ſeule à ſeul ;
Une nuit & non plus : Allez petit compere,
Dit la Nymphe attentive à ſa feinte criniere,
Hier, j'en refuſois autant à votre Aïeul.

ÉPIGRAMME XXXIVe.

SUR ce que le Roi de Pruſſe s'étoit informé de la ſituation de l'Auteur.

QUAND Virgile aux Romains donna ſes Géorgiques,
Les Grands & les Petits le combloient de bienfaits ;
Il ſe vit accablé de préſens magnifiques,
Auguſte lui bâtit un ſuperbe Palais :
Et moi, qui le premier ſur ſemblables matieres
Exerçai, jeune encor, mes craïons dans Paris,
Beaucoup de complimens, force diſcours polis,
Voilà tout ; & je viens de vendre mon Ceſſieres (*).

(*) Jolie Terre à 25 lieues de Paris.

ÉPIGRAMME XXXVe.

CINQ ou six Esprits-forts, tels qu'en produit Paris
Depuis que, sans raison, tout le monde raisonne,
Devant certain Bacha *décochoient* leurs mépris
Contre un Culte adopté par les plus grands Esprits :
Leurs sarcasmes usés n'éblouïssoient personne ;
Enfin le Musulman, qu'un tel jargon étonne,
Dit, leur tournaut le dos avec un fier souris,
Que le Dieu des Chrétiens a de sots ennemis !

ÉPIGRAMME XXXVIe.

CONTRE UN OFFICIAL HIBERNOIS qui prenoit son Suisse pour Greffier.

VOUS faites bien, maître Pancrasse,
De prendre un Suisse pour Greffier ;
Vous aimez l'or jusqu'à la crasse,
On vous pendroit pour un denier :
Mais le Public, qui souvent daube,
Et qui veille sur votre fait,
Vous voïant l'un & l'autre en robe,
Dira, tel Maître, tel Valet.

ÉPIGRAMME XXXVIIᵉ.

*A M. G **.*

Sur ce que certaines Perſonnes ſe plaignoient que le Poëme des Jardins d'Ornemens étoit un peu court.

Oui, j'aurois pû ſans doute allonger chaque Chant,
Et donner au Sujet beaucoup plus d'étendue;
J'autois pû, par maint trait agréable & touchant,
Fixer l'attention, la tenir ſuſpendue:
Mais, Ami, j'écrivois pour le ſiecle préſent,
Ce ſiecle de Pantins, frivole & voltigeant,
Qui ſur les meilleurs Vers porte à peine la vûe,
Qui ne lit qu'en courant, & qui court en liſant.



RONDEAU,

A l'Abbé D. F.

Qui avoit annoncé fauſſement dans une de ſes feuilles que l'Auteur venoit de quitter l'Epée pour la Robe.

Qui vous l'a dit, Monſieur le Prêtre,
Qu'abjurant le Dieu des combats,
Mettant lance & caſaque bas,
J'avois enfin réſolu d'être
Un des Suppots du bon Cujas?
Un conte ſi faux fait paraître
Que quand on lit tel ſavantas,
On doit lui demander tout bas,
Qui vous l'a dit?
Pour moi que le bon Dieu fit naître,
Ennemi de tout altercas,
Je pourrois compter d'autres cas
Où prompt à vous bien reconnaître,
Tout Paris ne s'écrieroit pas
Qui vous l'a dit?

ÉPILOGUE,

Pour être placé à la ſuite des Ouvrages de PIRON.

UN bon Livre paroît, on le cherche, on le prône,
La Renommée, avec legereté,
Porte le nom de l'Ecrivain vanté,
A la Ville, à la Cour, & même au pié du Trône.
Parmi ce bruit eſt-il perſonne
Qui daigne du moins s'informer
Si l'Auteur qui l'a ſû charmer
N'eſt point un de ces miſérables
A qui les Dieux inexorables
Ont refuſé tous leurs ſecours;
Qui dans l'ombre & les pleurs paſſe ſes triſtes jours;
Qui, du grand monde évitant le théâtre,
Peut-être prie envain la Nature marâtre
De lui donner les alimens
Que ſa main offre en foule aux inſectes rampans.
L'inimitable La-Bruyere,
D'affreux Créanciers obſédé,
Avant de trouver un Condé,
Languit long-tems dans la pouſſiere.
On comble de faveurs un fat,
On le cherche, on l'aime, on le loue;
On ennoblit un ſcélérat,
Et le mérite eſt dans la boue.

FIN.